This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Y2 .1762 (2)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SECOND RECUEIL

DE

NOUVELLES PIECES

FUGITIVES

DE

MR. DE VOLTAIRE.

d'Arenhsfeldt:

Schirmding

À GENEVE,

ET SE TROUVE À PARIS,

CHEZ **DUCHESNE** *RUE S. JACQUES*

AU TEMPLE DU GOUT.

M DCC LXII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

LA
FEMME
QUI A RAISON,
COMEDIE
EN TROIS ACTES EN VERS
PAR
M. DE VOLTAIRE.

Donnée sur le Théâtre de Carouge, près Genève, en 1758.

Digitized by Google

ACTEURS.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, *fils de M. Duru.*

ERISE, *fille de M. Duru.*

M. GRIPON, *Correſpondant de M. Duru.*

MARTHE, *Suivante de Mad. Duru.*

La ſcene eſt chez Madame Duru.

Digitized by Google

LA FEMME QUI A RAISON, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

Mais, mon très-cher Marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? Le cas eſt inoui.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;

Digitized by Google

Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès long-tems je m'affiche;
Je me crois honnête homme, & je ſuis aſſez riche.
Nous vivons fort gaiment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous de conſeils d'un tel homme?

Mad. DURU.

Quoi! pendant ſon abſence . . .

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſçavez dépenſer noblement:
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Ériſe.

Celle

Digitized by Google

Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles d'aussi loin.
Pardonnez. . .

Mad. DURU.

Je suis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monsieur Duru, mon Seigneur & Maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime . . . comme il faut . . . pas trop fort . . . sensément;
Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je pense.
Qui, vous? Vous, du respect pour un Monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle; & quand l'adversité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur;
De souffrir qu'il joignît avec rude maniere
A vos tendres appas sa personne grossiere.

Digitized by Google

Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier?
De ce Monsieur Griphon, son très-digne compere?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire:
Il l'avait fort à cœur, & par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mad. DURU.

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de son plein-pouvoir dans sa Lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein-pouvoir qne ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

Mad. DURU.

Hélas! à vos desirs je voudrais condescendre,
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Griphon me cause une frayeur extrême;
Mais, tout Griphon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.

Du

Digitized by Google

Du ſeul nom de Marquis ſa groſſe ame étonnée,
Croirait voir ſa Maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à ſa mere,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colere,
Daignez former, Madame, un ſi tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh, çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe,
D'un cœur toujours à vous. . .

SCENE II.

Mad. DURU, Le MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez belle Eriſe,
Fléchiſſez notre mere, & daignez la toucher,
Je ne la connais plus, c'eſt un cœur de rocher.

Digitized by Google

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obſtinément être de la famille.
Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE. *vivement.*

Oh! non, ne craignez rien, s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colere:
J'aime à vous obéir. Comment, ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mere;
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah Madame!
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.

(à Eriſe.)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;

J'au-

Digitized by Google

J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment,
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mad DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari! ſa faibleſſe.
De cet épouventail s'inquiéte ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon Pere.

SCENE III.

Madame DURU, le MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ah! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie;
Ma mere me mettra, je crois, de la partie.

Mon-

Digitized by Google

Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur,
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure,
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une nôce après tout ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſçavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mere, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mere heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je reponds de moi-même;
Mais Madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes ſi bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable?

DAMIS.

Déſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés?

Elle

Digitized by Google

Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frere, & j'ai lu dans ſon cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai ſans replique à ma mere.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frere.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans & vos goûts ſont mon choix:
Je ſens, combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Ah!

Mais. . .

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire,
Mais mon mari.

Mad.

Digitized by Google

Mad. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mad. DURU.

Oh! laiſſez-moi parler. Vous ſçaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré pere:
Sa fortune déjà commençait à ſe faire;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever;
Malgre moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il releguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat.
Traînât dans le Palais la robe d'Avocat:
Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haine,
Que de Monſieur Gripon, & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DA-

Digitized by Google

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher Correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mad. DURU.

Oui, mais j'ai conſulté. . .

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Mad. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre pere.

DAMIS.

Non
Lorſque ce propre pere, étant dans la maiſon,

Sur

Digitized by Google

Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde.
Mais quand ce propre pere eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand? Dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE

VOILA Monſieur Gripon qui veut forcer la porte:
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots, faut-il qu'il entre?

Mad. DURU.

Hélas!
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas,

SCE-

Digitized by Google

SCENE V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad DURU.

Si tard, Monſieur Gripon! quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mad. DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre pere que je vous porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le feront du moins, & ſans beaucoup attendre.
Liſez. *(Il lui donne une Lettre.)*

Mad. DURU.

L'ordre eſt très-net, que faire?

Digitized by Google

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans replique & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son Commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

Mad. DURU *ironiquement.*

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ERISE *ensemble.*

Tout comme vous, ma mere.

LE MARQUIS.

De nos communs desirs il faut presser l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur est satisfait!

M. GRIPON *brusquement.*

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise?

LE MARQUIS.

Mais - - - j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis ſerviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame ſa femme; & ſur-tout de ſa fille.
Cet hymen eſt ſi cher, ſi précieux pour moi - - -
Je ſuis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis ſont de mauvais augure.
Madame, ſans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, ſi-tôt?

Mad. DURU.

Sans donner le tems de conſulter,
De voir ma bru, mon gendre, & ſans les préſenter?
C'eſt pouſſer avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour ſe bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu ſon conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,—
Moi, mere, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embraſſer votre fille & voir un peu mon gendre.

Digitized by Google

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte eſt en tout mon portrait.

Mad. DURU.

Les aimables enfans!

DAMIS.

Oh! Monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui regne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'ame ſi tendre.
(à Eriſe.)
Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien?

ERISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie
A plaire au tendre Amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre Amant, vous répondez fort mal.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh' quel original!

L'ami de la maiſon, mêlez-vous. je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(A Mad. Duru.)

Oh, ça, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;
Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le Futur, la Future.
Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers, enfin on ſera content deux.
Il eſt vrai qu'ils nont pas les grands airs du beau-monde.

Mad. DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un pere, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que les dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grace & ſimple & naturelle.

ERISE.

Leur bon-ſens dont leur pere eſt le parfait modele.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

Digitized by Google

M GRIPON.

(à part.)

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?

(à Mad. Duru.)

A demain donc, Madame; une nôce frugale,
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.

On ſe leve avant jour: ainſi fait votre pere.
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mad. DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplait. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MAR-

Digitized by Google

MARTHE *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

L'on donne une dot en pareille avanture?

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

Digitized by Google

M. GRIPON, *à Mad. Duru.*

Madame, il nous faudra chasser cette Donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.)

SCENE VI.

Mad. DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien! vous laissez vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vite un traité,
Qui mette pour jamais nos droits en sureté.
Madame, on vous y force, & tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Digitized by Google

DAMIS.

Hélas ; de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiete,
En revenant demain trouve la nôce faite.

Mad. DURU.

Mais - - -

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Reſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mere ;
Mais - - - à qui pourrons-nous recourir ?

MARTHE.

Au Notaire,

A la nôce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le Notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique :
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon ;
Et je veux que demain Maître Iſaac Gripon,
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

Digitized by Google

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frere.

Mad. DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mere.

Mad. DURU.

Fort bien,

Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi! Deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées!
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher,
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

TAYLOR INST. OXFORD

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſçaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joye, un tranſport inoui.
A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici,

Que

Digitized by Google

Que livrés par avance au lien qui nous presse,
Après un long souper, la joye & la tendresse
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton pere à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te marîera?

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature;
Qui ne sont bien connus que des heureux Amans;
Si vous sçaviez ....

M. GRIPON.

Je sçais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment? Vous aussi, vous?

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extreme,
Les douceurs? . . .

M. GRIPON.

Et oui, oui. J'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le vois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mere il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mere en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi? Ta mere?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mere est folle.

Digitized by Google

DAMIS.

Non, elle eſt très-reſpectable,
Magnifique, avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton pere, il viendra promtement;
Et déjà ſon Commis arrive en diligence
Pour régler ſa recette ainſi que la dépenſe
Il ſera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le ſuis auſſi.
C'eſt dans un autre eſprit que Phlipotte eſt nourrie;
Elle a trente-ſept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, ſeule avec mon fils, compoſe ma maiſon;
L'été ſans éventail, & l'hiver ſans manchon;
Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barême,
Et ſçait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée.
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pié.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent?

DAMIS.

Oh! fort ſouvent.

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

Je penſe.
Que pour cauſe il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt trés-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpere
Moriginer bientôt cette tête légere;
Mais ſur-tout plus de bal: je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chere.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais . . . me coucher . . . Je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,

Me

Digitized by Google

Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ferai long-tems éveillé par l'amour,
(Il l'embraſſe.)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

Les Romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaquée;
Mais celle de ſon pere eſt auſſi détraquée,
De prétendre chez lui ſe rendre incognito.
Quel profit à cela? C'eſt un vrai vertigo.
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtere;
Mais je ſais ce qu'il veut; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et . . . mais voici Monſiéur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception! après douze ans d'abſence,
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France!

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

Bonjour, compere.

M. DURU.

O Ciel!

M. GRIPON.

Il ne répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidelle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée!
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée,
Et j'y mettrais le feu ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au but de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire:
M'en voilà bien payé; que réſoudre, que faire?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compere. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long vogaye.
Je vous trouve un peu vieux.

Digitized by Google

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de regle, & les loix violées!

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bon papiers,
Trois cens deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.
(Il montre ſon Porte-feuille.)
Je ſuis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Il faut ſe conſoler.

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine!..

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un Couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de ſix pieds, tous ivrés de la veille,
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compere,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu
D'attendre encor un peu, de reſter inconnu?

Digitized by Google

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'ordre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens;
On aime avec tranſport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine, au contraire;
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément,
Et ta fille déjà brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela conſole.
Nous mettrons ordre au reſte.

M. GRIPON.

Oh! tout eſt réſolu,
Et cet après-midi l'hymen ſera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

Oh! Parbleu, ta femme eſt ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagere:
J'ai toujours à ton fils deſtiné ce bijou;
Et nous les marierons ſans leur donner un ſou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.
Point d'argent: c'eſt un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là... Si la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître,
Eſt-ce que le ſang parle? Et ne dois-tu pas être

Digitized by Google

Honnêtement content, quand, pour comble de biens
Tes dociles enfans vont épouser les miens?
Adieu; jai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence.
Et je reviens, compere, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU. *ſeul.*

Les affaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en ſuis fort ſatisfait; mais quant à mon ménage,
C'eſt un ſcandale affreux. & qui me pouſſe à bout.
Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(On ſonne)
J'entends une ſonnette & du bruit; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE, *à la porte.*

M DURU.

Oh! quelle eſt cette jeune & belle Demoiſelle:
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet,
Eſt-ce ma fille? Mais . . . j'en ai peur: en effet,
Elle

Digitized by Google

Elle eſt bien falte, au moins paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie;
Où courez-vous ſi vîte, aimable & chere enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma Maîtreſſe en ſon appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes ſuivante? Et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi! Monſieur?

M. DURU.

Sçavez-vous qui je ſuis?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre Maître
Et de Monſieur Gripon. Je peux très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le tems preſſe.
Et voici le moment de coucher ma Maîtreſſe.

Digitized by Google

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue,
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.

Vous me paraiſſez neuf quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,

Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite Maîtreſſe,

Vous tenez donc maiſon?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpece?

Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plait?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde

Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde;

Ce n'eſt pas ſans regret, mais eſſayons enfin.

Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

Digitized by Google

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zele
Pour le patron d'ici, le bon Monſieur Duru
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque Amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe.

MARTHE.

Quelque Amant! vous oſez attaquer notre honneur?
Quelque Amant! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſçais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque Amant, dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Aprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête, & trop douce perſonne;
Et

Digitized by Google

Et vous êtes un fot avec vos queſtions.

(On ſonne.)

J'y vais. . . Un impudent, un rodeur de maiſons.

(On ſonne.)

Tout-à-l'heure. . . Un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier des ſecrets de famille.

(On ſonne.)

Eh! j'y cours. . . Un vieux fou que la main que voilà

(On ſonne.

Devroit punir cent fois. . . L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

Je ne ſçais ſi je dois en croire ſa colere;
Tout ici m'eſt ſuſpect; & ſur ce grand myſtere
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point, je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin on peut ſe détourner.
Que vois-je? Un beau Monſieur ſortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maiſon;

SCE-

Digitized by Google

SCENE VII.

M. DURU, le MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.

Ah! que je ſuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, juſqu'a ce ſoir.

M. DURU.

Ce ſoir encore? Fort bien.
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres,
On ne me connoît pas, gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſçaurais douter.
Volets fermés, au lit, petit jour, porte cloſe,
La ſuivante à mon nez complice de la choſe!

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents?

M. DURU.

Mon fait eſt clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de reſter à Surate,
Avec tout mon argent Ah traître! ah ſcélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, qui parlez ſeul ainſi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fuſſiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monſieur Duru, peut-être,
Ne ſerait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monſieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris de façons ſi commodes,
Le connoiſſez vous?

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Non: il eſt aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, couſu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connoiſſiez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparement!
Sa bonté m'eſt toujours précieuſe & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez beſoin de ſa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maiſon.

M. DURU.

Je le vois... De Monſieur je ſuis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle gueres.
Soyez le bien venu, prenez ſur-tout le ſoin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons beſoin.
Bon ſoir.
J'enfermerai dans peu ma chere femme.
(Au Marquis.)
Que l'Enfer - - - Mais, Monſieur, qui gouvernez
Madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.
(Il entre chez Eriſe & ferme la porte.)

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille:
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice! je ſuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, le MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

Eh! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainſi de cette etrange ſorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, je vous ai déjà dit,
Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit.
Jurez plus bas tout ſeul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire!
Je ſuffoque.

ERISE.

Quoi donc?

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Eſt-ce un réve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juſte Ciel! & comment ſon frere l'Avocat
Peut-il ſouffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider?

ERISE.

Quel eſt donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne ſçais; il paroît qu'il eſt extravagant;
Votre pere, dit-il, l'a pris pour ſon Agent.

ERISE.

D'où vient que cet Agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en ſçais rien: cet homme eſt ſi bizarre!

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari! - - J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari?

ERISE.

Sans doute, ceſt lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ERISE.

Digitized by Google

ERISE.

C'eſt mon mari, que j'aime.

A mon pere, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fievre le ſerre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condeſcendre! . .

M. DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entiere.

M. DURU.

Marié ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit derniere.

M. DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, eſt un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Monſieur ſçait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur pere,
Par exemple, le fils de ce Monſieur Duru
En eſt tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point auſſi marié lui?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU

Lui?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment ci goûte
Les premieres douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compere Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul fort diſtrait.

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Mais jadis
Il avoit l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Alterent la mémoire ainſi que le viſage.

M. DURU.

Ce double mariage eſt donc fait?

ERISE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez-vous donc pas vu les débris de la nôce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne vous ſoupçonnez pas de cette indignité,
Cela ſerait criant.

M. DURU.

Oh! la faute eſt légere.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chere,
Que la nôce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité,
Vous paroiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

Digitized by Google

ERISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux,

M. DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourroit excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mere, & pour cause . . .

ERISE.

Ah! gardez-vous en bien, Monsieur; elle repose.
Elle est trop fatiguée; elle a pris tant de soins. . .

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ERISE.

Encore moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'avanture est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis, je ne peux voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous

Digitized by Google

Vous voilà bien au fait; je vais avec Madame,
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme,
Ecrivez à son pere un détail si charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sçais si ce pere
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAIS Gripon, le compere,
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.

Digitized by Google

Quelle fureur de nôce a saisi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive & tout le monde à l'instant se marie.
Il reste, en vérité, pour completter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on
m'ouvre.

(Il heurte.)

Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE *derriere la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! ton Maître entrera,
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du second Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU, *seul.*

J'ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes,
On tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON; *tenant le Contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

Je viens signer notre alliance.

Mad. DURU.

Comment signer!

Digitized by Google

M. GRIPON.

Sans doute & vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.

Vous radottez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propoſe

De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.

Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours!

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Çà, compere,

Votre femme eſt inſtruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils

Dort avec votre fille; & mon gendre au logis

Avec

Digitized by Google

Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes appas!
Les nôces cette nuit, n'auroient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes,
Elle s'habille en hâte; & mon fils, ſon cadet,
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. DURU.

Juſte Ciel! quoi! ton fils n'eſt pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, ſans doute.

M. DURU.

Le diable eſt donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce déteſtable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'eſt moi qui ſuis Maître.
Approfondiſſons tout; je prétends tout connaître;

Digitized by Google

Fais descendre mon fils; va compere, dis-lui
Qu'un ami de son pere, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire. & ne sçauroit attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un Commissaire, il faut verbaliser,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! cours sans tant jaser.

M. GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

Mad. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU, *seul.*

O voyage cruel!
O pouvoir marital & pouvoir paternel!

O

Digitized by Google

O luxe! maudit luxe! invention du diable,
C'eſt toi qui corrompt tout, perd tout; monſtre exécrable!
Ma femme; mes enfans, de toi ſont infectés,
J'entrevois là deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceur, & ſur-tout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne ſçais ſi je dois en mourir de douleur:
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE VI.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS,

DAMIS. *à M. Gripon.*

Quel eſt cet homme? Il à l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre pere.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

En aucune façon,

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,

Etes-vous Avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!

Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. DURU.

Mariés!

M. GRIPON.

Scélérat.

M. DURU.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

A ma Phlipotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.

Quelle eſt-elle? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux ſçavoir de vous celle, qui par ſurpriſe,
Pour braver votre pere, ici s'impatroniſe,

DAMIS.

Quelle eſt ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimathias!

DAMIS.

Mais la choſe eſt toute claire.
Vous ſçavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon pere
Enjoignait à ma mere, en termes très-précis,
D'établir, au plutôt, & ſa fille, & ſon fils.

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Eh bien, traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommé par ſa cloſe;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe,
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme. - - -

M. GRIPON.

Ah! c'eſt-là cet ami du logis,
On s'eſt moqué de nous; je m'en doutais, compere.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le Commiſſaire,
Vingt Huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un ſi grand intérêt?
Cher ami de mon pere, apprenez que peut-être,
Sans mon reſpect pour lui, cette large fenêtre
Seroit votre chemin pour vuider la maiſon.
Dénichez de chez moi.

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chaſſer d'ici? Toi ſcélérat, fauſſaire?
Egreffin, débauché, l'opprobre de ton Pere?
Qui n'es point Avocat!

SCENE V. & *derniere.*

Mad. DURU, *ſortant d'un côté avec* MARTHE. Le Marquis *ſortant de l'autre avec* ERISE, M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU, *dans le fond.*

Mon caroſſe eſt-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'eſt.

MARTHE.

C'eſt mon queſtionneur.

LE MARQUIS.

Oui, ce plaiſant viſage,
Qui ſembloit ſi ſurpris de notre mariage.

Mad.

Digitized by Google

Mad. DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il eſt Agent.

M. DURU *en colere ſe retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

Cet Agent paraît peu patient.

Mad. DURU *avançant.*

Que vois-je! quels traits! c'eſt lui-même, & mon ame . . .

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme?
Oh! comme elle eſt changée! elle n'a plus, ma foi
De quoi racommoder ſes fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux? . . .

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, *enſemble.*

Mon pere!

Mad. DURU.

Daignez jetter, Monſieur, un regard moins ſévere
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin . . .

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds . . .

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du Barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton pere lui-même
S'eſt vu reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mad. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin?

Digitized by Google

Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien-né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut il après douze ans
Voir d'un oeil de travers sa femme & ses enfans?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagere;
Elle cousait, filait, faisait très-maigre chere;
Et n'eut point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé Maitre-d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit Marquis enforcellé ma fille;
N'auroit pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un Avocat un pimpant égreffin.
Perfide, voilà donc la belle recompense
D'un travail de douze ans & de ma confiance,
Des soupers dans la nuit, à midi petit jour!
Auprès de votre lit un oisif de la Cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage!
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons de cet Hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel pere!

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Quel beau-pere!

ERISE.

Eh! bon Dieu quel langage!

Mad. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Moderez-vous de grace, écoutez & jugez.
Alors que la misere à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien; commis à ma fidélité,
J'en sçus placer le fond, il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

Mad. DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils,
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis:

Digitized by Google

Il falait cultiver, non forcer la nature;
Il eſt né valeureux, vif, mais plein de droiture...
J'ai fait, à ſes talens habile à me plier,
D'un mauvais Avocat, un trés-bon Officier.
Avantageuſement j'ai marié ma fille;
La paix & les plaiſirs regnent dans ma famille;
Nous avons des amis; des Seigneurs ſans fracas,
Sans vanité, ſans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiement & paſſent la ſoirée;
La chere eſt délicate & toujours modérée.
Le jeu n'eſt pas trop fort; & jamais nos plaiſirs
Ne nous ont, grace au Ciel, cauſé de repentirs.
De mon premier état je ſoutins l'indigence;
Avec le même eſprit j'uſe de l'abondance.
On doit compte au public de l'uſage du bien,
Et qui l'enſévelit eſt mauvais citoyen;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à ſoi-même;
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le tein
blême,
Manquer du néceſſaire, auprés d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aiſance.
Le prix de vos travaux eſt dans la jouiſſance.
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Etre riche n'eſt rien: le tout eſt d'être heureux.

M. DU-

Digitized by Google

M. DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je ſouffrirai que pendant mon abſence
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille.

Mad. DURU.

Monſieur, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur pere devrait l'être.

M. DURU.

Non, je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mad. DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mad. DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah! diſpoſez de moi.

Mad. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

Digitized by Google

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,
Serez-vous inflexible?

Mad. DURU.

Ah! mon époux!

DAMIS, ERISE *enſemble.*

Mon pere!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous
Ça demande du tems.

MARTHE.

Vîte; attendriſſez-vous:
Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici.
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie,
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Eh bien, qu'en penſes tu, compere?

M. GRI-

Digitized by Google

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur, mais après tout que faire?
La chose est sans remede, & ma Philipotte aura
Cent Avocats pour un si-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien;
Il faut en depenser un peu pendant sa vie.
Mais, ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez. . .

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés?

Mad. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner son Porte-feuille, & le remet dans sa poche.)

Digitized by Google

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut, avec constance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisieme & derniere Acte.

SOCRA-

Digitized by Google

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE,

DE

FEU Mr. TOMPSON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE
DE
MR. FATEMA
TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la Scène. C'est une injure faite au genre humain; elle doit être repoussée, & ne peut l'être plus fortement, que par la piéce de feu Mr. Tompson. Le Célébre Adisson avait balancé longtemps entre ce sujet & celui de Caton. Adisson pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait; mais que Socrate était encor au dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de Caton; ce Sage Grec, disait-il, ne crut pas comme le Romain qu'il fut permis d'attenter sur soi-même, & d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Adisson regardait Caton comme la victime de la liberté, & Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le Chevalier Richard Steele lui persuada que

Digitized by Google

le ſujet de Caton était plus theatral que l'autre, & ſurtout plus convenable à ſa nation dans un temps de trouble.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne perſécute perſonne pour ſa religion; & Richard Steele dit expréſſement dans le Tatler, qu'on doit choiſir pour le ſujet des piéces de Théatre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. *Le ſuccés de Caton ayant enhardi Adiſſon il jetta enfin ſur le papier l'eſquiſſe de la mort de Socrate, en trois Actes. La place de Sécretaire d'Etat qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait beſoin pour finir cet ouvrage. Il donna ſon manuſcrit à Mr. Tompſon ſon élève; celui-ci n'oſa pas d'abord traiter un ſujet ſi grave & ſi dénué de tout ce qui eſt en poſſeſſion de plaire au Théâtre.*

Il commença par d'autres Tragédies; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancréde &c. & finit ſa carrière par la mort de Socrate, qu'il écrivit en proſe ſcène, par ſcene & qu'il confia à ſes illuſtres amis Mr. Dodington, & Mr. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre; ces deux hommes toujours conſultés par lui, voulurent qu'il renouvellat la méthode de Shakespear, d'introduire des perſonnages du peuple dans la Tragédie, de peindre Xantippe femme de Socrate telle qu'elle était en effet, une bourgeoiſe acâriatre, grondant ſon mari, & l'aimant; de mettre ſur la ſcène tout l'Aréopage, & de faire en un

mot

Digitized by Google

mot de cette piéce, une de ces représentations naives de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté, & quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du patétique & du familier a son merite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, & l'autre à l'Iliade. Mr. Littleton ne volut pas qu'on jouât cette piéce, parce que le caractère de Melitus ressemblait trop à celui du sergent de loy Catbrée, dont il était allié.

Il me donna la Tragédie de Mr. Tompson à son dernier voyage en Hollande. Je la traduisis d'abord en Hollandois ma langue maternelle. Cependant je ne la fis point jouer sur le Théatre d'Amsterdam, quoique Dieu merci nous n'ayons parmi nos Magistrats aucun personnage aussi odieux, & aussi impertinent que Mr. Catbrée. Mais la multiplicité des Acteurs que ce Drame exige, m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en François, & je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'Original.

A Amsterdam 1755.

Depuis ce temps on a représenté la mort de Socrate a Londres, mais ce n'est pas le Drame de Mr. Tompson.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, *Grand-Prêtre de Cérès.*

MELITUS, *un des Juges d'Athenes.*

XANTIPPE, *Femme de Socrate.*

AGLAÉ, *jeune Athénienne élevée par Socrate.*

SOPHRONIME, *jeune Athénien élevé par Socrate.*

DRIXA *Marchande.*

TERPANDRE & ACROS, } *attachés à Anitus.*

Juges.

Disciples de Socrate.

Digitized by Google

SOCRATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chere Confidente, & mes chers affidés, vous ſavez combien d'argent je vous ai fait gagner aux derniéres fêtes de Cérés. Je me marie, & j'eſpére que vous ferez vôtre devoir dans cette grande occaſion.

DRIXA.

Oui ſans doute, Monſeigneur, pourvû que vous nous en faſſiez gagner encor davantage.

ANI-

Digitized by Google

ANITUS.

Il me faudra, Madame Drixa, deux beaux tapis de Perſe: vous Terpandre, je ne vous demande que deux grands Candelabres d'argent, & a vous une demi-douzaine de robes.

TERPANDRE.

Cela eſt un peu fort, mais Monſeigneur, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter vôtre ſainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des Dieux. Donnez beaucoup, & vous recevrez beaucoup: Et ſur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point aſſez de vœux, & qui ne préſentent pas aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquons jamais; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez mes chers amis; les Dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes; & comptez que vous proſpérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes ſûrs, car vous l'avez dit.

SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien, ma chère Madame Drixa, je crois que vous ne trouvez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons enſemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monſeigneur, je ne ſuis point jalouſe, & pourvû que le commerce aille bien, je ſuis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maitreſſes, j'ai joui d'une grande conſidération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe la femme de Socrate m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits ſur moi. Je ſuis ſeulement fachée que ce jeune homme ſoit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé ſoit encor entre ſes mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe ſera charmée d'être débaraſſée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé ſont fort mal entre les mains de Socrate.

Digitized by Google

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère Madame Drixa, que Mélitus & moi, nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la Divinité, & qui s'eſt oſé moquer de certaines avantures arrivées aux myſtères de Cérès. Mais il eſt le tuteur d'Aglaé. Agaton pére d'Aglaé a laiſſé, dit-on, de grands biens; Aglaé eſt adorable; il faut que j'épouſe Aglaé, & que je ménage Socrate.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvû que j'aïe mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pû laiſſer ſa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet inſupportable raiſonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtiſanes & les myſtères?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces ſobres & ſérieux extravagants, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui ſont d'un autre ſiécle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui penſent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, ſecouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la Philoſophie; de ces gens, en un mot, qui ne ſont bons qu'à étouffer. Je voudrais avoir déja étranglé Socrate. Cependant

Digitized by Google

dant je vais lui parler ſous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je vous laiſſe, & je vai parler de mon jeune homme a Xantippe.

ANITUS.

Les Dieux vous conduiſent, ma chère Drixa; ſervez-les toujours, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perſe.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh bon jour, mon cher Socrate, le favori des Dieux & le plus ſage des mortels. Je me ſens élévé au-deſſus de moi-même toutes les fois que je vous vois; & je reſpecte dans vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvû de ſcience & plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

Digitized by Google

ANITUS.

Vous supporter! je vous admire: je voudrais vous ressembler, s'il était possible: Et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser vôtre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son pére Agaton qui était mon ami, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable & vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considerables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne peux vous donner aucun éclaircissement; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a defendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, & cette discrétion sont dignes de vôtre belle ame. Mais on sait assez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRA-

Digitized by Google

SOCRATE.

Il meritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Etre Suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune. Mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sai ce que je dois penser d'un homme comme vous. Mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui sers de pére, je ne suis point son maître. Elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déja le consentement de Xantippe vôtre femme; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

Digitized by Google

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAE'.

SOCRATE.

Venez belle Aglaé, venez décider de vôtre sort. Voilà un homme des plus considérables qui s'offre pour être vôtre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez je l'approuve; Xantippe préparera tout pour vos nôces.

(Il sort.)

AGLAE'.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il parait, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAE'.

Je le dois: il me sert de pére, & il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cibele, de Venus?

AGLAE'.

Digitized by Google

AGLAE'.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'eſt bien dit: vous ferez auſſi tout ce que je voudrai?

AGLAE'.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à nôtre union; Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quels ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang & mon crédit; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAE'.

Je vai vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte vôtre dignité, je connais peu vôtre perſonne, & je ne peux me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez! vous qui êtes libre! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAE'.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

Digitized by Google

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites. Je vois trop que Socrate me trahit; c'eſt lui qui dicte vôtre réponſe; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie. . . .

AGLAE'.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance; Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de graces & de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAE'.

Oui, j'oſe vous l'avoüer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui, vous refuſez ſa main?

AGLAE'.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſpend vôtre engagement avec lui?

AGLAE'.

Digitized by Google

AGLAE'.

Non assurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les Dieux en préferant un profane comme Sophronime à un Ministre des Autels?

AGLAE'.

Point du tout; je suis persuadée que l'Etre Suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

L'Etre Suprême! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler, vous devez dire les Dieux & les Déesses: Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, & je sçai trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand Prêtre, peut vous punir d'avoir mépriſé son culte & son Ministre.

AGLAE'.

Je ne mépriſe ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux bleds; je le veux croire; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop; mais enfin, j'espère vous convertir. Etes-vous bien résoluë à ne point épouser Sophronime?

Digitized by Google

AGLAE'.

Oui, j'y ſuis très réſoluë; & j'en ſuis très fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions; écoutez, je vous aime, j'ai voulu faire vôtre bonheur & vous donner un grand rang. Croyez moi, ne m'offenſez pas, ne rejettez point votre fortune; ſongez qu'il faut ſacrifier tout à un établiſſement avantageux; que la jeuneſſe paſſe & que la fortune reſte; que les richeſſes & les honneurs doivent être vôtre unique but; que je vous parle de la part des Dieux & des Déeſſes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vai prier Cérès qu'elle vous inſpire, & j'eſpère encor qu'elle touchera vôtre cœur. Adieu encore une fois, ſouvenez vous que vous m'avez promis de ne point épouſer Sophronime.

AGLAE'.

C'eſt à moi que je me ſuis promis, non à vous. *(Anitus ſort.)*

(Aglaé ſeule.)

Que cet homme redouble mon chagrin. Je ne vois jamais ce Prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime; hélas! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendriſſement.

SCE-

Digitized by Google

SCENE V.

AGLAE', SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Chère Aglaé, je vois Anitus, ce Prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, & vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAE'.

Lui! il est l'ennemi de nôtre bienfaiteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'avarsion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas! ferait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux?

AGLAE'.

Il ne peut m'inspirer que des dégouts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands Dieux! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous! moi j'aurais à me reprocher

Digitized by Google

procher d'avoir jetté un moment d'amertume sur vôtre vie! Vous pleurez, & j'en suis la cause! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAE'.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure parceque vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés? Non, je ne le puis croire, vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAE'.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'espérais; mais ma fortune m'a trompée; je jure que ne pouvant être à vous je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche & que je mépriſe; je vous le déclare le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre; mais si vous me refusez vôtre main, je dois mourir; chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez moi ce myſtère funeste.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAE.

TAYLOR INST. OXFORD

SOPHRONIME.

Oh Socrate mon Maître, mon Père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné vôtre consentement à notre hymen: la belle Aglaé qui semblait le désirer, me refuse; & en me disant quelle m'aime elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt nôtre hymen sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empechez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés; son pére m'a fait son tuteur, & non pas son Tyran; je faisais mon bonheur de vous voir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé. Mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRO-

Digitized by Google

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être juſtes.

AGLAE'.

Elles le ſont du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eutes accepté le Teſtament ſecret de mon pére, ſage & genereux Socrate, vous me dites qu'il me laiſſait un bien honnéte avec le quel je pourrais m'établir. Je formai dès lors le deſſein de donner cette fortune à vôtre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'apui, & qui ne poſſède pour toute richeſſe que ſa vertu: vous avez aprouvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme vôtre fils. Pleine de ma félicité, tranſportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe vôtre femme, & auſſi-tôt cet état a diſparu. Elle m'a traité de viſionnaire. Elle m'a montré le Teſtament de mon pére qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous futes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'ai ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime: je ne veux point l'accabler du poids de ma miſére.

SO-

Digitized by Google

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits; mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux; mais j'avoüe que je n'en ai pas la force; & par là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi! non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrette de vous avoir montré ce Teſtament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAE'.

Elle ne m'a point trompée. Jai vû de mes yeux ma miſère. L'écriture de mon pére m'eſt aſſez connüe. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſçai travailler de mes mains; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, ame tendre, ame

Digitized by Google

ame ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate; une pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un Trône: mais ſi vous daignez vivre avec moi, nôtre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du Trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais encor une fois Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que vôtre pére vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore?

AGLAE'.

Non, Socrate, il dit expreſſément dans ſon Teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contract tout à l'heure.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAE', SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vous amuſez point aux viſions de mon mari; la Philoſophie eſt fort bonne quand on eſt à ſon aiſe; mais vous n'avez rien; il faut vivre, vous philoſopherez après. J'ai conclu vôtre mariage avec Anitus, digne Prêtre, homme de crédit; venez, ſuivez moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéïſſe & vite, c'eſt pour vôtre bien, ne raiſonnez pas, & ſuivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah Ciel! Ah chère Aglaé!

SOCRATE.

Laiſſez la dire, & fiez vous à moi de vôtre bonheur.

XANTIPPE.

Comment! qu'on me laiſſe dire? vraiment, je le prétends bien, & ſurtout, qu'on me laiſſe faire. C'eſt bien a vous avec vôtre ſageſſe & vôtre Démon familier, & vôtre ironie, & toutes vos fadaiſes qui ne ſont bonnes à rien, à vous méler de marier des

Digitized by Google

filles! vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, j'ai aussi vôtre affaire; Drixa, qui est tout vôtre fait; vous me remercierez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de temps. Tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez lui toute sorte de déférence; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Divin Socrate, je ne peux croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le pére est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déja dit, elle avait plus de bien qu'elle ne croit. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son pére. Qu'il vous suffise de jouïr tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce Prêtre de Cérès à qui vous m'avez préferé, ne venge sur vous les refus d'Aglaé. C'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis. Je sçai toutes

Digitized by Google

leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offenſe point le Ciel, on ne redoute rien ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'eſt plus vrai; mais je mourrais de douleur, ſi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en uſage vôtre héroïque conſtance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAE'.

AGLAE'.

Mon bienfaiſteur, mon père, homme au deſſus des hommes, j'embraſſe vos genoux. Secondez-moi, Sophronime, c'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie aux dépens de ſa fortune, qui paye ma dot, qui ſe prive pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non, nous ne le ſouffrirons pas; nous ne ſerons pas riches à ce prix. Plus nôtre cœur eſt reconnaiſſant, plus nous devons imiter la nobleſſe du ſien.

Digitized by Google

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi comme elle, nous ſentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Vôtre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas! ſi nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Vôtre pére, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéïs; je trahirais l'amitié & la confiance ſi je faiſais moins. J'ai accepté ſon Teſtament, je l'éxécute; le peu que je vous donne eſt inutile à ma vieilleſſe qui eſt ſans beſoins. Enfin, ſi j'ai dû obéïr à mon ami, vous devez obéïr à vôtre pére. C'eſt moi qui le ſuis aujourd'hui; c'eſt moi qui par ce nom ſacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refuſant, Mais retirez vous,

Digitized by Google

j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAE'.

Ah que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plait, que de sottises! Je promets Aglaé au Prêtre Anitus qui a du crédit parmi les Grands; je promets Sophronime à cette grosse Marchande Drixa qui a du crédit chez le peuple, & vous mariez ces deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de vôtre bien. Vingt mille dragmes! justes Dieux! vingt mille dragmes! n'êtes-vous pas honteux? Dequoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans? qui payera vos Médecins quand vous serez malade? vos Avocats quand vous aurés des procés? Enfin, que ferai-je quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & son parti, que vous auriez eu pour vous,

Digitized by Google

vous, s'attacheront à vous perſécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les Philoſophes & la Philoſophie, & ma ſotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des liſières; vous raiſonnez ſans ceſſe, & vous n'avez pas le ſens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous feriez le plus ridicule & le plus inſupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve; rompez dans l'inſtant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut vôtre femme.

SOCRATE.

C'eſt tres bien parler, ma chère Xantippe, & avec modération; mais écoutez moi à vôtre tour. Je n'ai point propoſé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment & ſont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déja donné tout le bien que je pouvais vous céder par les Loix; je donne preſque tout ce qui me reſte à la fille de mon ami; le peu que je garde me ſuffit. Je n'ai ni Médecin à payer, parce que je ſuis ſobre; ni Avocats, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la Philoſophie que vous me reprochez, elle m'enſeigne à ſouffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures, à vous aimer malgré vôtre humeur.

(Il ſort.)

Digitized by Google

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

Le vieux fou! il faut que je l'eſtime malgré moi; car, après tout, il y a je ne ſçai quoi de grand dans ſa folie. Le ſang froid de ſes extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impoſe, & je ſuis toute confondüe; eſt-ce qu'il y auraît dans cette ame-là quelque choſe de ſupérieur à la mienne?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien, Madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtreſſe chez vous! Fi! que cela eſt lâche de ſe laiſſer gouverner par ſon mari! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune? il me le payera, le traître.

XAN-

Digitized by Google

XANTIPPE.

Ma pauvre Madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me ſuis aſſez fâchée contre lui; c'eſt un imbécille, je le ſçai bien; mais dans le fonds c'eſt bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice; il fait toutes les ſottiſes poſſibles ſans y entendre fineſſe, & avec tant de probité que cela déſarme. D'ailleurs, il eſt têtu comme une mule; j'ai paſſé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-ſeulement je n'ai pû le corriger, je n'ai même jamais pû le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y faſſe?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je: j'aperçois ſous ces portiques ſon bon ami Anitus & quelques-uns des nôtres, laiſſez moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que toutes ces gens-là ne joüent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Digitized by Google

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures ſont communes, reſpectable Anitus; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous deſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention, le Ciel y eſt intéreſſé; cet homme mépriſe ſans doute les Dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déja intenté contre lui quelques accuſations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveller; nous le mettrons en danger de ſa vie, alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me céde Aglaé, & qu'il vous rende vôtre beau Sophronime; par-là nous remplirons tous nos devoirs, il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée: j'obtiendrai ma maitreſſe, & vous aurez vôtre amant.

DRIXA.

Digitized by Google

DRIXA.

Vous parlez comme la Sageſſe elle-même. Il faut que quelque Divinité vous inſpire. Inſtruiſez nous, que faut-il faire?

ANITUS.

Voici heureuſement l'heure où les Juges vont paſſer pour aller au Tribunal: Mélitus eſt à leur tête. Il eſt vrai qu'il eſt mon ennemi, mais il eſt encor plus l'ennemi de Socrate il faut crier au ſcandale, demander juſtice tous trois enſemble au nom du Peuple, accuſer Socrate d'impieté.

TERPANDRE.

C'eſt bien dit, nous ſommes prêts.

ACROS.

Oui, mais de quelle eſpéce d'impieté?

ANITUS.

De toutes les eſpéces. Vous n'avez qu'à l'accuſer hardiment de ne point croire aux Dieux, c'eſt le plus court.

DRIXA.

Oh laiſſez moi faire!

ANITUS.

Vous ſerez parfaitement ſecondés. Allez ſous ces portiques ameuter vos amis: voici déja le Chef

Digitized by Google

Chef des Onze, Mélitus qui paraît, je vai le préparer; montrez vous quand les autres Juges viéndront- Je vous appuierai de tout mon crédit.

SCENE VII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

Monſieur le Juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le Prêtre, il y a longtemps que j'y penſe; uniſſons nous ſur ce point, nous n'en ſerons pas moins brouillés ſur le reſte.

ANITUS.

Je ſçai bien que nous nous haïſſons tous deux, mais en ſe déteſtant il faut ſe réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Perſonne ne vous entend ici; je ſçai que vous êtes un fripon, vous ne me regardez pas comme un honnête homme, je ne peux vous nuire parce que vous êtes grand Prêtre. Vous ne pouvez me perdre parce que je ſuis grand Juge; mais Socrate

Digitized by Google

crate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démaſquant; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir, puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occaſion.

ANITUS, *à part.*

On ne peut mieux parler. Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite ſur un Autel, les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & conſulter ſon foye tout à mon aiſe.

MELITUS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de Sacrificateur dans la geole, & lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaiſir?

ANITUS.

Oh ça, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent; j'ai préparé les eſprits du Peuple.

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez ſur moi comme ſur vous-même dans ce moment; mais rancune tenant toujours.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athênes qui paſſent ſous les portiques.

Anitus parle à l'oreille de Mélitus.

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *enſemble.*

Juſtice, juſtice, ſcandale, impieté, juſtice, juſtice, irréligion, impieté, juſtice.

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Juſtice au nom du Peuple.

MELITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah ah! contre Socrate? ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en ſçai rien.

TER-

Digitized by Google

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie, il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le Temple.

ACROS.

Oui, il dit que les Prêtres de Cérès s'enyvrent quelquefois, cela eſt vrai, c'eſt un impie.

DRIXA.

C'eſt un hérétique, il nie la pluralité des Dieux; il eſt Déiſte; il ne croit qu'un ſeul Dieu; c'eſt un Athée.

Tous trois enſemble.

Oui, il eſt Héretique, Déiſte, Athée.

MELITUS.

Voilà des accuſations très graves, & très vraiſemblables; on m'avait déja averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'Etat eſt en danger, ſi on laiſſe de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera ſon ſecours.

DRI-

Digitized by Google

DRIXA.

Oui, Minerve, ſans doute; je l'ai entendu faire des plaiſanteries ſur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve! ô Ciel! n'êtes-vous pas d'avis, Meſſieurs, qu'on le mette en priſon tout-à-l'heure?

LES JUGES *enſemble.*

Oui; en priſon, vite en priſon.

MELITUS.

Huiſſiers, amenez à l'inſtant Socrate en priſon.

ANITUS.

Et qu'enſuite il ſoit brulé ſans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre, nous ne pouvons enfreindre la Loi.

ANITUS.

C'eſt ce que je voulais dire: il faut l'entendre, mais ne ſe pas laiſſer ſurprendre à ce qu'il dira; car vous ſavez que ces Philoſophes ſont d'une ſubtilité diabolique; ce ſont eux qui ont troublé les Etats où nous aportions la concorde.

MELITUS.

En priſon, en priſon.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IX.

Tous les Acteurs précédents.

XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAE', SOCRATE *enchainé*, Valèts de Ville.

XANTIPPE.

Eh misericorde! on traine mon mari en prison; n'avez-vous pas honte, Messieurs les Juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pû faire? il en est incapable; hélas, il est plus bête que méchant. Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de donner des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! Messieurs, respectez sa vieillesse & sa vertu, chargez moi de ses fers. Je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAE'.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui, nous mourrons pour lui s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez nous pour vos victimes.

Digitized by Google

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeuneſſe.

SOCRATE.

Ceſſez, ma femme, ceſſez, mes enfans, de vous oppoſer à la volonté du Ciel: elle ſe manifeſte par l'organe des Loix. Quiconque réſiſte à la Loi, eſt indigne d'être citoyen. Dieu veut que je ſois chargé de fers, je me ſoumets à ſes decrets ſans murmure. Dans ma maiſon, dans Athènes, dans les cachots, je ſuis également libre: & puiſque je vois en vous tant de reconnaiſſance, & tant d'amitié, je ſuis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans ſa chambre ou dans la priſon d'Athènes? Tout eſt dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraine ce raiſonneur.

ANITUS.

Meſſieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes diſpoſitions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laiſſez moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que ſa Femme & ces jeunes gens ſe retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaiſſe devant nôtre Tribunal.

SCE-

Digitized by Google

SCENE X.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cetétat.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, & je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment je suis persuadé que vous avez déja beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez, vôtre situation est plus dangereuse que vous ne pensez: il y va de vôtre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour vôtre ame intrépide & sublime, c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi vôtre vertu. Croyez-moi, de quelque Philosophie que vôtre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier suplice. Ce n'est pas tout, vôtre ré-

Digitized by Google

putation qui doit vous être chére, ſera flétrie dans tous les ſiécles. Non ſeulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de vôtre mort, vous inſulteront, allumeront le bucher ſi on vous brûle, ſerreront la corde ſi on vous étrangle, broyeront la cigüe ſi on vous empoiſonne; mais ils rendront vôtre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aiſément détourner de vous une fin ſi funeſte; je vous réponds de vous ſauver la vie, & même de vous faire declarer par les Juges le plus ſage des hommes, ainſi que vous l'avez été par l'Oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me ceder vôtre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sophronime. Vous jouïrez d'une vieilleſſe paiſible & honorée; & les Dieux & les Déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

Huiſſiers, conduiſez moi en priſon ſans tarder davantage.

(On l'emmene.)

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible, ce n'eſt pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher, il faut l'abandonner à ſon ſens reprouvé, & le laiſſer mourir impénitent.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Les Juges assis sur leur Tribunal.

SOCRATE *debout.*

MELITUS.

Silence; Ecoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la Jeunesse, de nier la pluralité des Dieux, d'être hérétique, Déïste & Athée, répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre vôtre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & surtout par vos exemples; aprenez lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable Philosophie de l'Ecole. L'article de la pluralité des Dieux est d'une discussion un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

Digitized by Google

MELITUS *& un autre Juge.*

Ah le scélerat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être infini; nul Etre ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les Globes Céleſtes, tournez-les vers la terre & les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre, chaque Etre est intimément lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein; il n'y a donc qu'un seul Architecte, un seul Maitre, un seul Conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des Génies, des Démons, plus puissans & plus éclairés que les hommes, & s'ils existent, ce sont des créatures comme vous; ce sont ses premiers Sujets & non pas des Dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entiére nous annonce un Dieu & un Pére. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure & d'Iris pour nous signifier ses ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses Loix immuables qui élèvent & qui abaissent les mers, je vous dirais, il vous est permit de reverer Neptune & Minerve, pourvû que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre

Digitized by Google

l'Etre Eternel, & que vous ne donniez pas occasion aux Peuples de s'y méprendre.

Gardez vous d'imputer à vos Dieux & à vos Déesses ce que vous puniriez dans vos épouses, dans vos fils, dans vos filles. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu Suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Semelé, & qu'il en eût des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appellons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes d'oser dire que pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mistérieux de Jupiter & d'une de vos femmes. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule & Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blasphêmes & d'insolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités! on ne sçait ce qu'il veut dire.

Digitized by Google

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens; ce n'est pas là ce qu'il nous faut, répondez net avec précision. Vous êtes-vous moqué du Hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos Hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que vôtre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la Loi véritable; ils savent rire de vos petits Dieux, & ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les Etres, unique, incompréhensible, éternel & tout juste comme tout puissant.

MELITUS.

Ah le blasphémateur! ah le monstre! il n'en a dit que trop. Je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes & plus sages, s'ils pensaient comme lui; & pour

Digitized by Google

pour moi, loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le récompenſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MELITUS.

Les opinions ſemblent ſe partager. Eh bien, Meſſieurs, Sachez que ſi vous ne le condamnez pas à la mort, vous encourez l'indignation d'Anitus le grand Prêtre de Cérès, & de tous les grands Prêtres; ſachez qu'ils ont plus de crédit que vous vous expoſez, vous, vos femmes, & vos enfans à des déſaſtres épouvantables.

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'eſt un homme trop à craindre.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Je riſquerais de perdre un employ de cinq cent drachmes. Entre nous cet emploi vaut mieux que la vie d'un Philoſophe, ſurtout quand il eſt laid & vieux.

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'eſt l'affaire d'Anitus, ce n'eſt pas la mienne; je mets tout ſur ſa conſcience: d'ailleurs, il eſt tard, il faut aller diner. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

Digitized by Google

UN AUTRE.

Jopine du bonnet, à la mort.

MELITUS.

Les Dieux ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrate, les Dieux vous condamnent par nôtre bouche à boire de la cigüe, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, & probablement vous aurez tous une fin plus triſte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas ſont plus douloureuſes qu'un gobelet de cigüe. Au reſte, je dois des éloges aux Juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE *ſortant.*

Certainement cet homme là méritait une penſion de l'Etat au lieu d'un gobelet de cigüe.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un Prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire mourir un Philoſophe, ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit, qu'il eſt bon de matter un peu.

UN

Digitized by Google

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les Géomètres, qui prétendent que les trois Angles d'un triangle ſont égaux à deux droits; ils ſcandaliſent étrangement la populace occupée à lire leurs livres?

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première Seſſion de Old-Bili. Allons dîner.

SCENE II.

SOCRATE *ſeul.*

Depuis longtemps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à préſent, c'eſt que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens, & interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Etre Suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut ſe réſigner à tout.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE, *& les Disciples de Socrate.*

XANTIPPE.

Eh bien! pauvre homme, qu'eſt-ce que ces Gens de Loi ont conclû? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous abſous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une ſeconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds, ne ſoyez en peine de rien; ſoyez les bien venus, mes chers diſciples, mes amis.

CRITON *à la tête des diſciples de Socrate.*

Vous nous voyez auſſi allarmés de vôtre ſort que vôtre femme Xantippe; nous avons obtenu des Juges la permiſſion de vous voir. Juſte Ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaines? ſouffrez que nous baiſons ces fers que vous honorez, & qui ſont la honte d'Athènes. Eſt-il poſſible qu'Anitus & les ſiens ayent pû vous mettre en cet état.

SO-

Digitized by Google

SOCRATE.

_Ne penſons point à ces bagatelles, mes chers amis; & continuons l'examen que nous faiſions hier de l'immortalité de l'ame. Nous diſions, ce me ſemble, que rien n'eſt plus probable & plus conſolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point. Pourquoi l'ame périrait-elle? ſe pourrait-il faire que nous étant élevés juſqu'à la connaiſſance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous ceſſaſſions de le connaître quand ce voile ſera tombé? Non puiſque nous penſons, nous penſerons toujours: la penſée eſt l'être de l'homme, cet être paraîtra devant un Dieu juſte, qui récompenſe la vertu qui punit le crime, & qui pardonne les faibleſſes.

XANTIPPE.

C'eſt bien dit; mais que nous veut ce vilain homme avec ſon gobelet?

LE GEOLIER, *ou valet des Onze, apportant la Taſſe de Ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoye.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoiſonneur de la République, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence! je te déviſagerai, monſtre!

SO-

Digitized by Google

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé ſon mari, elle vous traite de même ; je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(Il prend le gobelet.)

UN DES DISCIPLES

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate! Par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi? Quoi, les criminels ont condamné le juſte! les fanatiques ont proſcrit le Sage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a aimés, qui vous a enſeignés; c'eſt mon ame ſeule qui a vécu avec vous, & elle vous aimera à jamais.

(Il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaines, c'eſt la régle.

SOCRATE.

Si c'eſt la régle, détachez.

(Il ſe gratte un peu la jambe.)

UN

Digitized by Google

UN DES DISCIPLES.

Quoi, vous ſouriez?

SOCRATE.

Je ſouris en réfléchiſſant que le plaiſir vient de la douleur. C'eſt ainſi que la félicité éternelle naîtra des miſères de cette vie.

(Il boit.)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas! c'eſt pour je ne ſçai combien de diſcours ridicules de cette eſpéce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les Juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; & ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah, ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez vous, ma bonne Xantippe; ne pleurez point, mes amis, il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement juridique?

Digitized by Google

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un Dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas faut-il que vous ſoyez une de ces victimes!

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir, celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé: je ſuis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers momens encor plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas! Ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos Juges; ils parlent au Peuple, ils encouragent les Magiſtrats qui ont pris vôtre parti. Aglaé revéle le crime d'Anitus; ſa honte va être publique: Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens?

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédents.

AGLAE', SOPHRONIME.

AGLAE'.

Divin Socrate, ne craignez rien; Xantippe, consolez vous; dignes Disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus. Tout le Peuple prend vôtre deffense.

AGLAE'.

Nous avons parlé, nous avons revélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du Peuple; on le poursuit lui & ses complices; on rend des graces solemnelles aux Juges qui ont opiné en vôtre faveur. Le Peuple est à la porte de la prison, & attend que vous paraissiez, pour vous conduire chez vous en triomphe.

Digitized by Google

XANTIPPE.

Hélas que de peines perdües!

UN DES DISCIPLES.

O Ciel! o Socrate! pourquoi obéïſſiez-vous?

AGLAE'.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de vôtre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'eſt plus tems.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAE'.

Comment! il n'eſt plus temps? juſte Ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déja bû la coupe empoiſonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priſſe le poiſon; j'ai obéi à la loi. Je vais mourir, mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Vôtre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur; il a mis au jour toute la force de vôtre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe,

&

Digitized by Google

& songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes Disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la Philosophie qui méprise les persécuteurs, & qui prend pitié des faiblesses humaines; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAE.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pû mourir pour vous!

SOCRATE.

Vôtre vie est précieuse, la mienne est inutile; recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'Eternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y songe! Ah je vais soulever la Nation.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des Temples à Socrate, si un homme en mérite!

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des Temples!

FIN.

Digitized by Google

EPITRE DU PAPE
A MADEMOISELLE
CLAIRON.

Honneur de la Scene tragique,
Touchante & sublime *Clairon*,
Ta subite Conversion,
Ta Foi, ton Scrupule heroique
Font ici retentir ton Nom.
Du Gouvernail apostolique,
C'est le Pilote reveré,
Du Saint Pêcheur le Chef sacré
De l'Eglise très-catholique
C'est cet infaillible Empirique,
Le Vicaire de Jesus-Christ,
C'est le Pape enfin, qui t'écrit.

Malgré tous les Dogmes austeres
Par fois les Papes sont galans.
Temoin mes illustres Confreres,
Qui prés des Belles de leurs Tems,

Meri-

Digitized by Google

Meritoient, Paſteurs indulgents,
Le Titre ſi doux de ſaints Peres.
Je ſuis leur Exemples brillants,
Et ma Sainteté radoucie,
Sans faſte & ſans Hypocryſie,
Baiſſe ſouvent un Oeil d'Envie
Sur les Graces & les Talents,
Que l'Ignorance excommunie.
Je prefere ton Sort au mien.
Malgré l'Erreur, qui te condamne,
Embellir l'Univers profane,
C'eſt plus, que regir les Chretiens.
Mais je veux, tendre Citoyenne,
Retablir aujourd'hui tes Droits.
L'Anatheme exſpire à ta Voix;
Que nul Remord ne te retienne!
Les grands Talents forcent la Loi.
On eſt orthodoxe & Chretienne,
Quand on declame comme toi.

Surtout dans l'Ardeur, qui t'entraine,
Par un faux Zele, ne va pas
Pour l'Egliſe abjurer la Scene;
A la plaintive Melpomene
Ravir ſes funebres Appas,
Te derober à la Patrie,

Digitized by Google

Et dans un Loiſir ennuyeux,
Conſacrer à la Pſalmodie
De nos Cantiques langoureux,
L'Organe enflammé du Genie.
Pourſuis la Scene deſormais,
Demeure! va devenir l'Ecole.
Le Pape, qui n'erre jamais,
Doit être crû ſur ſa Parole.

Pour fixer ton Cœur ſcrupuleux.
Ma Sainteté rend les Armes.
Belle Clairon! oui, j'aime mieux
Une Actrice, qui par ſes Larmes
Prête aux Vertus de nouveaux Charmes,
Aux Paſſions de nouveaux Feux;
Qu'une Janſeniſte égarée,
Qui ſur un myſtique Grabat,
Par des Coups de Bouche inſpirée,
Rend ſes Oracles, tient Sabat.
Qui ſe roulant, & moitié nuë,
Demon errant, ſans feu ni lieu,
S'avilit & ſe proſtituë,
Ce tout, dit-on, pour plaire à Dieu,

Ne crains donc rien, je le repete:
De Pierre Emule glorieux,
J'ai le Paſſepartout des Cieux.

Et

Digitized by Google

Et par l'Effort de ma baguette
Nous te ferons, faute de mieux,
Entrer par la Porte ſecrete,
Dans cette paiſible Retraite,
Ou baillent tant de Bienheureux.
Que dis-je? Reſte ſur la Terre!
Dedaigne du Sein des Plaiſirs,
Les Cagots, qui te font la Guerre,
En frondant tes nobles Loiſirs.
L'Archi-Souverain de l'Egliſe
De ton vivant te canoniſe.
Du Theatre ſois le Soutien!
Que ta Gloire à mes Vœux reponde;
Je veux ne te refuſer rien:
Qu'un paſſeport pour l'autre Monde.

Digitized by Google

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

I. *La Femme qui a raiſon* Comedie Pag. 3

II. *Socrate* Ouvrage dramatique 73

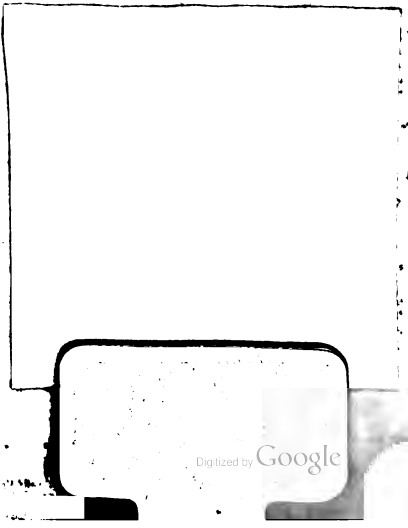
III. *Epitre du Pape a Mademoiſelle Clairon* 132

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

5 vols
S. 2 Latin
16.5.80



Digitized by Google

Digitized by Google